

Dialogues #4

[Voix off]

Dialogues : une série de conversations qui questionnent les réalités du métier d'artiste et les singularités des processus de création.

Entre 2022 et 2024, Documents d'artistes Nouvelle-Aquitaine a produit une collection de 6 portraits d'artistes. Ces films les montrent au travail, dans leurs ateliers ou dans les paysages qui les inspirent, souvent seul·es. Pourtant, en tendant l'oreille, on les découvre constamment en dialogue. Avec la personne qui les filme, mais aussi avec le monde et les êtres qui les entourent.

Le programme Dialogues est une série de rencontres conçue pour prolonger cette conversation. Il s'est déployé dans chacune des écoles d'art de la région entre novembre 2024 et mars 2026. Chaque rencontre suivait le même format : la projection de 2 films suivie d'une discussion avec les artistes concerné·es. En parallèle, un workshop était proposé aux étudiants et étudiantes.

Ce podcast en cinq épisodes vous propose de découvrir les principaux thèmes abordés durant chacune de ces cinq rencontres.

Episode 4 : Comment vivre de sa pratique artistique ?

Nous sommes le 17 décembre 2025. À l'école nationale supérieure d'art et de design de Limoges, les portraits filmés de Céline Domengie et Aurélien Mauplot sont projetés. On les découvre au travail : Céline Domengie dans le cadre des « Géorgiques », le programme de recherche qu'elle a créé, et Aurélien Mauplot lors d'une résidence à Nekatoenea. Dans cette conversation, modérée par Sébastien Gazeau de Documents d'artistes Nouvelle-Aquitaine, les deux artistes partagent les stratégies qu'il et elle ont mises en place pour développer leur activité et soulignent l'importance de savoir raconter son travail.

[Sébastien Gazeau]

Demain, pour les étudiants de quatrième et cinquième année, vous allez donner un workshop qui va être autour de la notion de récit. Alors sans rentrer dans les enjeux artistiques et esthétiques qui sont les vôtres dans le cadre de votre démarche artistique, j'aimerais bien que vous nous disiez en quoi est-ce que c'est important, lorsqu'on est artiste professionnel, en quoi c'est important de raconter. Est-ce que c'est si important ? Les œuvres ne se suffisent-elles pas à elles-mêmes ?

[Aurélien Mauplot]

Moi j'en parle beaucoup.

[Sébastien Gazeau]

Il faut se vendre ?

[Aurélien Mauplot]

Il faut se vendre... Non, mais en fait, savoir parler de son travail, c'est aussi savoir de quoi tu parles et comprendre ce que tu es en train de faire. Et puis, si à un moment donné tu veux faire en sorte que ton métier soit artiste, il faut d'une manière ou d'une autre que tes partenaires, les gens avec qui tu travailles, des commissaires, des critiques, que sais-je, puissent comprendre, puissent saisir ce que tu fais.

Effectivement, on pourrait rester sur le visuel, sur l'œuvre en elle-même, et que l'œuvre pourrait se suffire. Il y a plein d'œuvres qui se suffisent. Mais malgré tout, je pense que c'est important de se situer, de savoir s'expliquer.

[Céline Domengie]

Des fois, on est dans la vie, et puis quelqu'un vous dit « Mais qu'est-ce que tu fais dans la vie ? ». Tu réponds, je suis artiste, mais il faut bien en dire un petit peu plus. Et là, on commence déjà à raconter ce qu'on fait, donc on est souvent amené à dire ou à expliquer en quoi ça consiste d'être artiste. Et c'est quelque chose qui doit être souvent affiné, parce qu'en plus le travail artistique, il est comme nous, il est vivant. Donc il y a dix ans, c'est pas le même qu'aujourd'hui. Et donc voilà, le fait de raconter ce qu'on fait, c'est une chose déjà à laquelle on n'échappe pas, déjà dans la vie de tous les jours presque.

Et puis, quand c'est le boulot, en fait, quand on est invité pour travailler, on nous demande nécessairement un texte parce que les gens ont besoin de billes pour pouvoir dire qui est-ce qu'ils invitent, pour dire les choses très simplement. Donc on a toujours besoin de fournir aussi des matériaux, des choses, pour que les gens puissent participer ou puissent nous aider. C'est comme un relais ou un flambeau qu'on doit préparer pour que les gens puissent nous accompagner confortablement.

[Aurélien Mauplot]

J'ajouterais qu'en tant qu'artiste, on a une quantité de dossiers à écrire phénoménale par mois. Et que de savoir parler et écrire à propos de son travail est essentiel, parce que d'attendre le texte du critique ou du commissaire d'exposition, ça peut prendre des années. Et qu'on n'a pas le temps d'attendre toutes ces années. Et donc, il faut s'autonomiser et trouver l'énergie d'écrire ces textes et de les renouveler, de savoir les renouveler, les renouveler, les renouveler. Et ça, c'est essentiel. De savoir parler de son travail, ne serait-ce que pour tenter de le vendre.

Oui, là, pour le coup, c'est vraiment se vendre pour aller faire le Salon de Montrouge, pour contacter un frac, pour je ne sais quelles raisons, toutes les raisons, il va falloir que tu fasses un dossier. Et c'est un endroit où il faut que tu sois le plus précis possible, le plus clair possible.

[Céline Domengie]

Oui, c'est un joli sujet en plus, parce que ce n'est pas quelque chose que pour les autres, mais c'est aussi quelque chose pour soi. Parce qu'en fait, souvent, quand on doit écrire sur son travail, c'est aussi un exercice. Déjà, c'est un exercice qu'on vous demande à l'école d'art de plus en plus.

Mais c'est un exercice, en fait, où on apprend à se connaître et il faut être aussi inventif pour faire cet exercice, qui n'est pas facile aussi. Il faut se sentir libre quand on n'arrive pas à écrire. Il ne faut pas hésiter à demander, à imaginer des jeux avec d'autres personnes, à fabriquer des protocoles d'écriture pour s'entraider. Pour éviter que ce soit un exercice qui soit trop, comment dire, qui accentue le fait que, parfois, on peut être tout seul face à son travail et que c'est un peu difficile. Et voilà, on peut trouver, imaginer des manières de s'entraider entre étudiants, mais entre artistes aussi. Et ça, c'est quelque chose que j'ai déjà pratiqué, le fait de demander à des artistes de faire des entretiens entre amis, de s'accompagner dans ce travail d'écriture.

[Aurélien Mauplot]

Ça me fait penser à deux choses. La première, c'est que l'écriture, c'est aussi l'écriture d'un projet. Et donc, tu peux expliquer ton œuvre, mais sur un projet, l'œuvre, elle n'existe pas. Et il n'y a rien. Donc, c'est un moment extrêmement difficile, parce que tu te retrouves face à une idée. « Alors, moi, je veux partir, je veux faire une sculpture, et je veux la faire en terre, mais c'est de la terre de Carrare, puis je veux faire une sculpture en marbre finalement ». Et en fait, tu ne sais pas. Donc, ça, c'est toute la fabrique du projet. Et ça, c'est un moment où tu écris, où tu composes avec les différentes recherches que tu vas faire à la bibliothèque, en ligne, je ne sais où, dans ta propre bibliothèque. Ça, c'est la fabrique du projet, c'est une écriture fondamentale.

Et la deuxième chose, et je terminerai là-dessus, c'est que personnellement, le temps d'écriture, le temps de fabrique de projet, le temps que je passe à ça, c'est près de 80 %. Et 20 %, dans les cinq dernières années, sont consacrés par an au travail d'atelier. Le reste du temps, c'est de l'écriture de dossiers, c'est de la communication, c'est de l'administration.

[Sébastien Gazeau]

Tu partages cette proportion ?

[Céline Domengie]

Je ne saurais pas dire... Enfin, moi, je suis dans une situation un peu complexe, parce que j'ai fait le choix de déployer mon activité artistique dans le cadre d'une association et donc je porte beaucoup de choses qui débordent largement la chose artistique. Du coup, voilà, je dois faire beaucoup de dossiers pour chercher les financements, etc. Donc, oui, de facto, dans mon quotidien, c'est le cas. Mais quand je n'étais pas aussi impliquée dans l'association, je pense que je ne passais quand même pas autant de temps à faire des dossiers. Si je n'étais pas impliquée dans l'association, ça me rendrait dingue, en fait, et je ne supporterais pas que ce soit 80% / 20%. Je ne pourrais pas.

[Sébastien Gazeau]

C'est intéressant, c'est un dialogue, c'est le nom du programme, mais là, ça aborde deux choses, enfin, deux approches distinctes et qui peuvent nous permettre d'aborder un point qu'on avait évoqué il y a un mois très, très rapidement lorsqu'on a organisé une rencontre. Cette fois, c'était à l'ÉESI sur le site de l'école d'art de Poitiers. Céline y participait avec Christophe Clottes et puis on a parlé d'argent un petit peu à la fin.

J'aimerais bien qu'on aborde cette question-là des conditions du travail, parce que ces films-là, c'était le parti pris éditorial, vous montrent au travail, mettent en lumière le processus de travail, l'univers, la singularité de vos univers, mais ne traitent pas des conditions du métier d'artiste, des conditions socio-économiques. Or, à l'évidence, ça a l'air d'être une chose importante aussi à savoir faire. C'est de ça que dépend la possibilité de continuer à faire son travail. C'est les 80% que tu passes à faire des dossiers. Dans ton cas, Céline, c'est une association que tu as créée qui donne du sens à ton travail aussi. Est-ce que vous pourriez nous dire un mot, selon l'angle qui vous semble le plus approprié, pour parler de ces conditions du travail ? Tu évoquais peut-être Aurélien tout à l'heure les résidences.

[Aurélien Mauplot]

Oui, alors il y a plein de formats pour faire l'artiste, pour vivre de son métier. Moi, j'ai choisi l'axe de la résidence car ça me permet d'aller d'une part dans plein d'endroits différents. J'aime beaucoup me déplacer, j'aime beaucoup marcher, etc. Mais c'est aussi techniquement rémunérateur. Je ne dis pas qu'avec une résidence, tu vas gagner des mille et des cents. Mais sur une résidence, qui durent entre un et trois mois, voire plus longtemps pour certaines, généralement tu es entre 1000 et 2500 euros ou 3000 euros sur ta période de résidence. Donc ça, c'est un axe qui est non négligeable.

Et si effectivement, je fais de l'exposition malgré tout, ce n'est pas ce qui est rémunérateur. Donc je ne peux pas compter là-dessus. Bizarrement, en y pensant ce soir, c'est la création qui est rémunérateur. Et la recherche. Plus que l'exposition qui est censée être l'endroit où tout le monde voit le résultat final. Je viens de penser à ça.

Et puis ensuite, il y a les interventions en public, que ce soit les conférences ou principalement, clairement, les interventions en résidence mission, par exemple. Des résidences qui sont exclusivement organisées pour les publics, qu'ils soient scolaires ou les habitants de communes, de communautés de communes. Donc ça, c'est une partie rémunératrice qui est également non négligeable. Mais encore une fois, on parle de résidence. En réalité, tu as la résidence de recherche, la résidence de création, la résidence de médiation. Pour moi, c'est des sources.

[Céline Domengie]

Pour ma part, l'équilibre économique ou le fonctionnement économique, qui est une forme de viabilité dans l'activité artistique, ça se passe comme je l'ai dit tout à l'heure et que tu l'as rappelé, dans le cadre d'une association. C'est intéressant de le rappeler, il me semble. C'est une association que j'ai créée. Je suis à l'origine de la naissance de l'association, mais il y a deux personnes à l'origine qui ont créé cette association pour m'accompagner et soutenir mon travail artistique. Donc il faut savoir que deux personnes suffisent pour créer une association.

C'était en 2009, et ces deux personnes ont créé cette association pour que je puisse réaliser un travail pendant un an et demi sur un chantier de construction, parce qu'on ne trouvait pas de financement. Et à l'époque, j'ai pu être salariée de cette association en

bénéficiaire, c'était au début des années 2010, d'un emploi aidé. C'est-à-dire que l'association m'a salarié pendant presque un an et demi.

Et de mes journées, j'avais champ libre. Je pouvais aller travailler sur ce chantier, faire des images, c'était vraiment un travail d'expérimentation, de recherche. Et ce travail était donné à voir une fois par trimestre à proximité du chantier.

Donc l'association, elle est née de ce projet. Ensuite, elle a vécu un certain temps en accompagnant des projets d'éducation artistique et culturelle, et puis est arrivée 2019-2020 avec un projet... Alors je vous raconte un petit peu cette histoire, parce qu'il me semble que c'est intéressant. En 2018, donc, naît un projet avec une autre artiste qui s'appelle Véronique Lamarre et une commissaire d'exposition qui s'appelle Élise Girardot. Et ensemble, on dépose un dossier au Réseau art visuel pour un projet qui s'appelait Bardo. En tibétain, ça veut dire « être entre deux rives ». Et on va le proposer à une municipalité, en Lot-et-Garonne, à Villeneuve-sur-Lot.

Donc on a le financement du Réseau art visuel, on a 15 000 euros. Et on arrive dans cette municipalité en disant, voilà, nous on a envie de travailler ici, dans cette ville, sur l'évolution de l'architecture. On avait repéré des lieux qui nous intéressaient, le fait que la ville est traversée par une rivière, etc., etc. Et la ville nous dit, « bon, allez voir le Syndicat de rivières ». Donc le service culturel de la ville ne s'intéresse pas à notre projet. On nous renvoie vers le Syndicat de rivières. Et en fait, ils nous ont rendu un très grand service c'est à dire que le Syndicat de rivières ça l'a beaucoup intéressé. Donc on a travaillé pendant presque un an avec la technicienne rivière à l'époque, qui nous a accompagnées et qui, elle, était très intéressée parce qu'elle manquait d'outils pour parler de la rivière autrement que par des entrées techniques. Donc elle, elle a trouvé un très grand intérêt à travailler avec nous et elle nous a accompagnées pour mettre en place une performance.

Pendant une journée, on a fait un voyage sur l'eau. Le syndicat a loué des bateaux et on a accompagné comme ça une petite jauge de personnes, une vingtaine de personnes, pour faire un voyage sur cette rivière avec différentes propositions qui rythmaient ce voyage. Et à la fin du voyage, on atterrissait dans une base nautique avec une exposition et puis une baignade dans la rivière.

Donc très belle expérience. Mais la cerise sur le gâteau, c'est que ce Syndicat de rivières, ce jour-là, le directeur est venu et que ça a été le début d'une autre histoire qui a commencé avec ce Syndicat de rivières. C'est-à-dire qu'avec ce syndicat, on a commencé à imaginer en 2020 un programme de recherche qui est devenu « Les Géorgiques » et qui finalement n'a pas été porté par le syndicat, mais par le Belvédère, cette association qui est née en 2009. Donc le Belvédère est devenu une association finalement un peu plus importante avec un programme de recherche. Voilà, j'ai été engagée par l'association pour développer ce programme de recherche. Et donc, mon travail artistique a pris la forme de ce programme de recherche.

Mais juste finir sur le fait que pour moi aussi, l'enjeu, c'est d'avoir entre les mains la mécanique, alors on dépend toujours de financeurs, mais d'avoir une maîtrise un peu plus

large sur comment on peut financer les choses et de pas être seulement toujours demandeur aussi, mais d'être aussi acteur grâce à la mécanique associative.

[Voix off]

Le programme Dialogues a été conçu par Documents d'artistes Nouvelle-Aquitaine en partenariat avec le grand huit - réseau des écoles supérieures d'art et de design publiques de la Nouvelle-Aquitaine. Il a été soutenu par le contrat de filière arts plastiques et visuels.

Ce podcast a été réalisé par Anna Buross de Documents d'artistes Nouvelle-Aquitaine. La prise de son a été réalisée par l'école nationale supérieure d'art et de design de Limoges.